



ROBIN HOBB

L'Apprenti assassin

L'ASSASSIN ROYAL

I

Pygmalion

Extrait de la publication

L'APPRENTI ASSASSIN

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

ROBIN HOBB

L'APPRENTI ASSASSIN

L'Assassin Royal

★

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
ASSASIN'S APPRENTICE
(première partie)

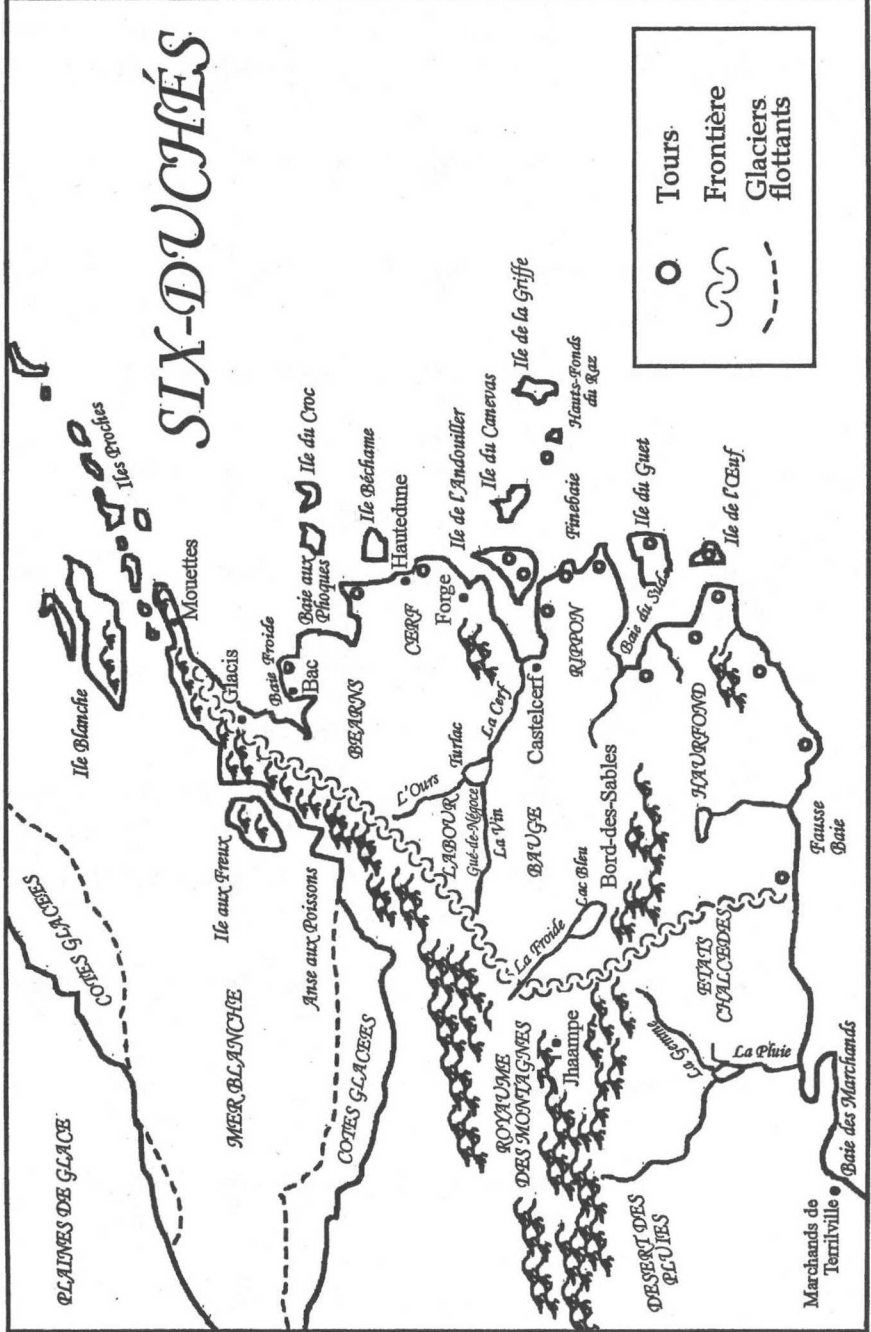
Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1995 by Robin Hobb
© 1998 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour l'édition en langue française
© 2008, Pygmalion, Département de Flammarion, pour la présente édition
ISBN : 978-2-7564-0606-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**A Giles
et
à la mémoire de
Ralph l'orange
et de
Freddie Couguar
Princes parmi les assassins
et
Félins au-delà de tout reproche**



1

L'HISTOIRE DES ORIGINES

L'histoire des Six-Duchés se confond nécessairement avec celle de leur famille régnante, les Loinvoyant. Un récit complet nous ramènerait à une époque bien antérieure à la fondation du premier duché et, si leurs noms étaient restés dans les mémoires, nous décrirait les Outriliens venus de la mer assaillant une côte plus clémente et plus tempérée que les grèves glacées des îles d'Outre-mer. Mais nous ignorons les noms de ces lointains ancêtres.

Quant au premier véritable roi, il ne nous en est parvenu guère plus que son nom et quelques légendes extravagantes. Il se nommait Preneur, tout simplement, et c'est peut-être avec ce patronyme qu'est née la tradition d'octroyer aux filles et aux fils de sa lignée des noms qui devaient modeler leur vie et leur être. La croyance populaire prétend qu'on usait de magie pour en imprégner indéfectiblement le nouveau-né et que les rejetons royaux étaient incapables de trahir les vertus dont ils portaient le nom. Trempés dans la flamme, plongés dans l'eau salée et offerts aux vents de l'air, c'est ainsi que les enfants élus se voyaient imposer ces qualités. Du moins le raconte-t-on. Une belle légende, et peut-être un tel rituel a-t-il existé autrefois, mais l'histoire nous montre qu'il n'a pas toujours suffi à lier un enfant à la vertu dont il était baptisé...

*

Ma plume hésite, puis échappe à ma main noueuse, laissant une bavure d'encre sur le papier de Geairepu. Encore une feuille de ce fin matériau gâchée, dans une entreprise que je soupçonne fort d'être

L'APPRENTI ASSASSIN

vaine. Je me demande si je puis écrire cette histoire ou si, à chaque page, transparaîtra un peu de cette amertume que je croyais éteinte depuis longtemps. Je m'imagine guéri de tout dépit mais, quand je pose ma plume sur le papier, les blessures d'enfance saignent au rythme de l'écoulement de l'encre née de la mer, et je finis par voir une plaie rouge vif sous chaque caractère soigneusement moulé.

Geairepu et Patience manifestaient l'un comme l'autre un tel enthousiasme chaque fois que l'on parlait d'écrire l'histoire des Six-Duchés que j'ai fini par me persuader que l'effort en valait la peine. Je me suis convaincu que cet exercice détournerait mes pensées de mes souffrances et m'aiderait à passer le temps. Mais chaque événement historique que j'étudie ne fait que réveiller en moi les ombres de la solitude et du regret. Je crains de devoir abandonner cette tâche si je ne puis accepter de revenir sur tout ce qui m'a fait tel que je suis. Aussi remets-je et remets-je encore sur le métier mon ouvrage, pour m'apercevoir sans cesse que je décris mes origines plutôt que celles de notre pays. Je ne sais même pas à qui je m'efforce d'expliquer qui je suis. Toute mon existence est une toile tissée de secrets, des secrets qu'aujourd'hui encore il n'est pas sans risque de divulguer. Dois-je les coucher sur le papier, pour n'en tirer, au bout du compte, que flamme et cendre ? Peut-être.

Mes souvenirs remontent à l'époque de mes six ans. Avant cela, il n'y a rien, rien que le vide d'un gouffre qu'aucun effort de mémoire n'a pu combler. Avant ce jour à Œil de Lune, il n'y a rien. Mais à cette date, les images apparaissent soudain, avec une richesse de couleur et de détail qui me laisse pantois. Parfois, les souvenirs semblent trop complets et je me demande si ce sont réellement les miens. Proviennent-ils de mon expérience personnelle ? Ou bien de répétitions inlassables de la même histoire par des légions de filles de cuisine, des armées de marmitons et des hordes de garçons d'écurie s'expliquant mutuellement ma présence ? Peut-être ai-je entendu ce récit si souvent, de sources si nombreuses, qu'il est devenu pour moi comme un vrai souvenir ? La finesse des détails est-elle due à l'osmose sans réserve d'un enfant de six ans avec tout ce qui l'entoure ? Ou bien se peut-il que cette perfection soit le vernis brillant de l'Art, qui permet de passer sous silence les drogues que l'on prend ensuite pour maîtriser sa dépendance ? Des drogues qui induisent leurs propres souffrances et leurs effets de manque. Cette dernière hypothèse est la plus plausible, voire la plus probable. J'espère pourtant que ce n'est pas le cas.

L'HISTOIRE DES ORIGINES

Mes souvenirs sont presque physiques : je ressens encore la tristesse froide du jour finissant, la pluie implacable qui me trempait, les pavés glacés des rues de la ville inconnue, même la rudesse calleuse de l'énorme main qui enserrait la mienne, toute petite. Parfois je m'interroge sur cette poigne. La main était dure et rêche et elle tenait la mienne comme dans un étau. Et pourtant elle était chaude et sans méchanceté ; ferme, tout simplement. Elle m'empêchait de dérapier dans les rues verglacées, mais elle m'empêchait aussi d'échapper à mon destin. Elle était aussi inflexible que la pluie grise et froide qui vitrifiait la neige et la glace piétinées de l'allée de gravier, devant les immenses portes en bois du bâtiment fortifié, citadelle dressée à l'intérieur de la ville.

Les battants de bois étaient hauts, pas seulement aux yeux d'un gamin de six ans : des géants auraient pu les franchir sans courber la tête et même le vieil homme, pourtant bien découpé, qui me dominait en paraissait rapetissé. Et elles me semblaient étranges, bien que j'aie du mal à imaginer quel type de porte ou d'édifice aurait pu me paraître familier à l'époque. Simplement, ces vantaux sculptés, maintenus par des gonds de fer noir, décorés d'une tête de cerf et d'un heurtoir en airain luisant, ces vantaux se situaient en dehors de mon expérience. Je me rappelle la neige fondue qui transperçait mes vêtements, mes pieds et mes jambes trempés, glacés ; et pourtant, encore une fois, je n'ai le souvenir d'aucun long trajet à pied au milieu des derniers assauts de l'hiver, ni qu'on m'ait porté. Non, tout commence là, juste devant les portes du fort, avec ma petite main emprisonnée dans celle du grand vieillard.

On dirait presque le début d'un spectacle de marionnettes. Oui, c'est bien cela : les rideaux s'étaient écartés et nous nous tenions devant la grande porte. Le vieil homme souleva le heurtoir d'airain et l'abattit une, deux, trois fois sur la plaque qui résonna sous les coups. Soudain, une voix s'éleva en coulisse ; non pas derrière les battants, mais derrière nous, de là d'où nous venions. « Père, je vous en prie ! » fit la voix de femme d'un ton suppliant. Je me tournai pour la regarder, mais la neige tombait à nouveau, voile de dentelle qui s'accrochait aux cils et aux manches des manteaux. Je ne me rappelle pas avoir vu personne. En tout cas, je ne fis rien pour échapper à la poigne du vieillard et je ne criai pas : « Mère ! Mère ! » Non, je ne bougeai pas plus qu'un simple spectateur, et j'entendis des bruits de bottes à l'intérieur du fort et le loquet de la porte qu'on déverrouillait.

L'APPRENTI ASSASSIN

La femme lança une dernière supplication. Les paroles en sont encore parfaitement claires à mon oreille, le désespoir d'une voix qui aujourd'hui me paraîtrait jeune. « Père, je vous en prie, par pitié ! » La main qui me tenait trembla, mais était-ce de colère ou d'une autre émotion ? Je ne le saurai jamais. Avec la vivacité d'un corbeau s'emparant d'un morceau de pain tombé par terre, le vieillard se baissa et ramassa un bloc de glace salie. Sans un mot, il le jeta avec une force et une fureur impressionnantes, et je me fis tout petit. Je ne me rappelle ni cri ni bruit de la glace contre un corps. En revanche, je revois les portes en train de pivoter vers l'extérieur, si bien que l'homme dut reculer précipitamment en me tirant à sa suite.

Et nous y fûmes. Celui qui ouvrit les portes n'était pas un serviteur, comme j'aurais pu l'imaginer si je n'avais connu cette histoire que par oui-dire ; non, ma mémoire me montre un homme d'armes, un guerrier, un peu grisonnant et doté d'un ventre plus constitué de vieille graisse que de muscle, et pas du tout un majordome pétri de bonnes manières. Il nous toisa, le vieillard et moi-même, avec l'air soupçonneux d'un soldat aguerrri, puis resta planté là, sans rien dire, en attendant que nous exposions notre cas.

Son attitude dut ébranler le vieil homme et l'inciter, non à la crainte, mais à la colère, car il lâcha brusquement ma main, me saisit au collet et me souleva à bout de bras comme un chiot devant son futur propriétaire. « Je vous ai amené le gamin », dit-il d'une voix éraillée.

Voyant que le garde continuait à le regarder d'un air inexpressif, sans même la moindre curiosité, il continua : « Ça fait six ans que je le nourris à ma table et aucune nouvelle de son père, jamais une pièce d'argent, jamais une visite, alors que d'après ma fille il sait parfaitement qu'il lui a fait un bâtard. Alors, terminé de le nourrir et de me briser l'échine à la charrue pour lui mettre des vêtements sur le dos ! Que celui qui l'a fait lui donne à manger ! J'ai assez à faire avec la femme qui prend de l'âge et la mère de celui-ci à nourrir ! Parce qu'y a pas un homme qui en veut, maintenant, pas un, avec ce morveux sur ses talons. Alors prenez-le et refilez-le à son père. » Là-dessus, il me lâcha si soudainement que je m'étais sur le seuil de pierre aux pieds du garde. Je m'assis, pas trop meurtri pour autant que je m'en souviens, et je levai le nez pour voir ce qui allait se passer entre les deux hommes.

Le garde baissa les yeux sur moi, les lèvres légèrement pincées,

L'HISTOIRE DES ORIGINES

pas désapprobateur mais avec l'air de se demander dans quelle catégorie me ranger. « De qui il est ? » demanda-t-il enfin, toujours sans curiosité, comme quelqu'un qui réclame des précisions sur une situation afin de faire un rapport clair à un supérieur.

« De Chevalerie, répondit le vieil homme qui m'avait déjà tourné le dos et s'éloignait de son pas mesuré sur l'allée de gravier. Le prince Chevalerie, ajouta-t-il sans s'arrêter. Celui qu'est roi-servant. C'est de lui qu'il est. Il n'a qu'à s'occuper de lui, bien content d'avoir réussi à faire un même quelque part. »

Le garde resta un moment à regarder le vieillard s'en aller. Puis, sans un mot, il se baissa, m'attrapa au col et m'écarta pour pouvoir fermer les portes, puis il me lâcha le temps de les verrouiller. Cela fait, il se planta devant moi et me contempla. Ses traits n'exprimaient aucune surprise particulière, seulement la résignation stoïque du soldat devant les aspects curieux de son devoir. « Debout, petit, et en avant », dit-il.

Je le suivis le long d'un couloir mal éclairé sur lequel s'ouvraient des pièces au mobilier spartiate, les fenêtres encore munies de leurs volets pour repousser les frimas de l'hiver ; on arriva enfin devant une porte en bois aux battants patinés et décorés de somptueuses gravures. Là, l'homme s'arrêta et arrangea rapidement sa tenue. Je le revois clairement s'agenouiller devant moi, tirer sur ma chemise et rectifier ma coiffure d'une ou deux tapes bourruées, mais j'ignorerai toujours si cela partait d'un bon sentiment et qu'il tenait à ce que je présente bien, ou s'il veillait simplement à ce que son paquetage ait l'air impeccable. Il se redressa et frappa une seule fois à la double porte ; puis, sans attendre de réponse, à moins que je ne l'aie pas entendue, il poussa les battants, me fit entrer et referma derrière lui.

La pièce était aussi chaude que le couloir avait été froid, aussi vivante que les autres avaient été désertes. J'ai souvenir d'une profusion de meubles, de tapis, de tentures, d'étagères couvertes de tablettes d'écriture et de manuscrits, le tout baignant dans la pagaille qui s'installe dans toute pièce confortable et souvent utilisée. Un feu brûlait dans une énorme cheminée et répandait une chaleur agréablement parfumée de résine. Une table immense était placée obliquement par rapport à la flamme, et un personnage trapu était assis derrière, les sourcils froncés, plongé dans la lecture d'une liasse de feuilles. Il ne leva pas les yeux tout de suite, ce qui me donna l'occasion d'examiner quelques instants la broussaille indisciplinée de ses cheveux noirs.

L'APPRENTI ASSASSIN

Quand enfin il interrompit sa lecture, j'eus l'impression que ses yeux noirs nous embrassaient d'un seul regard vif, le garde et moi. « Eh bien, Jason ? demanda-t-il, et malgré mon jeune âge je le sentis résigné à être dérangé. Qu'y a-t-il ? »

Le soldat me donna un léger coup à l'épaule qui me propulsa d'environ un pied vers l'homme. « C'est un vieux laboureur qui nous l'a amené, prince Vérité, messire. J'dit que c'est le bâtard au prince Chevalerie, messire. »

Pendant quelques instants, l'homme fatigué derrière le bureau continua de me dévisager, l'air un peu égaré. Puis une expression qui ressemblait fort à de l'amusement illumina ses traits et il se leva ; il contourna la table et vint se placer devant moi, les poings sur les hanches, les yeux fixés sur moi. Je ne sentis aucune menace dans son examen ; on aurait plutôt dit que quelque chose dans mon apparence lui plaisait énormément. Je levai vers lui un regard empreint de curiosité. Il arborait une courte barbe noire, aussi touffue et désordonnée que sa chevelure, et ses joues étaient tannées au-dessus. D'épais sourcils surplombaient ses yeux sombres, Sa poitrine bombait comme un tonneau et ses épaules tendaient le tissu de sa chemise. Ses poings étaient carrés et couturés de cicatrices, bien que les doigts de sa main droite fussent tachés d'encre. Il ne me quittait pas des yeux et son sourire allait s'élargissant, tant et si bien qu'il finit par éclater d'un rire qui évoquait un ébrouement.

« Sacrebleu ! s'exclama-t-il. Ce petit tient effectivement de Chev ! Féconde Eda ! Qui aurait cru ça de mon illustre frère, le très vertueux ? »

Le garde ne risqua nulle réponse ; on ne lui en demandait d'ailleurs pas. Il maintint un garde-à-vous vigilant, attentif aux ordres. Un vrai soldat.

L'autre homme cependant continuait à m'observer avec curiosité. « Quel âge a-t-il ? demanda-t-il au garde.

– Six ans, d'après le fermier. » Le soudard leva une main pour se gratter la joue, puis sembla soudain se rappeler qu'il était au rapport. « Messire », ajouta-t-il.

Son supérieur ne parut pas remarquer ce bref relâchement de discipline. Son regard noir se promenait sur moi et son sourire amusé grandissait. « Disons donc sept ans à peu près, le temps que le ventre de la mère s'arrondisse. Foutre ! Oui, c'était la première année où les Chyurda ont essayé de bloquer le col. Chevalerie est resté dans le coin trois ou quatre mois à les convaincre de le rouvrir. On dirait

L'HISTOIRE DES ORIGINES

qu'il n'y a pas que ça qu'il ait réussi à ouvrir ! Ventrebleu ! Qui aurait cru ça de lui ? » Il se tut, puis soudain : « Qui est la mère ? »

Le garde se tortilla, mal à l'aise. « On sait pas, messire. Y avait que le vieux fermier, devant la porte, et il a juste dit que c'était le bâtard au prince Chevalerie et qu'il voulait plus le nourrir ni l'habiller. C'est celui qui l'a fait qui doit s'en occuper, il a dit. »

L'autre haussa les épaules comme si la question n'avait guère d'importance. « Il a l'air bien soigné. D'ici une semaine, quinze jours au plus, je parie que la mère se présentera en pleurnichant à la porte des cuisines parce que son gamin lui manquera. Je saurai alors qui c'est, si je ne l'ai pas appris avant. Dis-moi, petit, comment t'appelles-tu ? »

Son pourpoint était maintenu fermé par une agrafe tarabiscotée en forme de tête de cerf. Elle luisait de reflets bronze, or et rubis suivant les mouvements des flammes de l'âtre. « Petit », répondis-je. J'ignore si je ne faisais que répéter le mot dont le garde et lui se servaient pour s'adresser à moi ou si, réellement, je ne possédais pas d'autre nom. Un instant, l'homme parut surpris et une expression de pitié, peut-être, passa sur son visage. Mais elle s'effaça aussitôt et il eut seulement l'air contrarié ou légèrement agacé. Il jeta un coup d'œil à la carte qui l'attendait sur la table derrière lui.

« Bon, dit-il dans le silence de la salle. Il faut s'occuper de lui, au moins jusqu'à ce que Chev soit revenu. Jason, trouve-lui de quoi manger et un endroit où dormir, pour cette nuit en tout cas. Je réfléchirai demain à ce qu'il faut faire de lui. On ne peut pas laisser traîner des bâtards royaux dans tout le pays.

— Messire », fit Jason d'un ton qui n'indiquait ni accord ni désaccord de sa part, mais simplement la reconnaissance d'un ordre. Posant une main lourde sur mon épaule, il me fit faire demi-tour vers la porte. J'obéis un peu à contrecœur, car il faisait bon et clair dans la pièce. Mes pieds glacés avaient commencé à me picoter et je savais qu'en restant encore je parviendrais à me réchauffer tout à fait. Mais la main inexorable du garde me fit quitter le bureau tiède pour la glaciale pénombre des couloirs lugubres.

Ils me parurent encore plus sombres et interminables tandis que je m'efforçais de suivre les grandes enjambées du garde. Une plainte m'échappa peut-être, à moins qu'il ne se fût lassé de ma lenteur ; toujours est-il qu'il se retourna brusquement, m'attrapa et me hissa sur son épaule aussi négligemment que si je ne pesais rien. « T'es un petit lambin, toi », observa-t-il sans rancœur, et il me porta ainsi le

L'APPRENTI ASSASSIN

long des couloirs qui tournaient, montaient, descendaient, jusqu'à ce que nous arrivions enfin dans une vaste cuisine baignée d'une lumière jaune.

Là, une demi-douzaine de gardes mangeaient et buvaient, assis à une grande table balafrée d'entailles, devant une flambée deux fois plus fournie que celle du bureau. La salle sentait la nourriture, la bière et la sueur, les vêtements de laine humide, le bois et la graisse brûlés. Tonneaux et tonnelets s'alignaient contre un mur et les blocs obscurs des quartiers de viande fumée pendaient aux poutres. Quelqu'un retira une broche du feu et le morceau de venaison goutta sur les pierres de l'âtre. Mon estomac s'agrippa soudain à mes côtes quand je sentis ce fumet somptueux. Jason me déposa sans douceur sur le coin de table le plus proche de la cheminée, en repoussant le coude d'un homme au visage dissimulé derrière une chope.

« Tiens, Burrich, dit Jason sur le ton de la conversation. A toi de t'occuper du mioche. » Et il me tourna le dos. Je le regardai avec intérêt arracher un bout de pain gros comme son poing d'une miche brun foncé, puis tirer de sa ceinture un coutelas pour couper un coin de fromage dans une roue. Il me fourra le tout dans les mains, puis il s'approcha du feu et entreprit d'enlever du quartier de venaison une portion de viande digne d'un adulte. Sans perdre de temps, je m'attaquai au pain et au fromage. A côté de moi, le nommé Burrich posa sa chope et lança vers Jason un regard dépourvu de bienveillance.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il, avec une inflexion qui me rappela tout à fait l'homme du bureau. Comme lui, il avait les cheveux noirs et indisciplinés, mais son visage était étroit et anguleux, de la couleur tannée que donnent de fréquents séjours au grand air. Il avait les yeux plus marron que noirs et les doigts longs et habiles. Il sentait le cheval, le chien, le sang et le cuir.

« C'est à toi de le surveiller, Burrich. Ordre du prince Vérité.

– Pourquoi ?

– T'es un homme à Chevalerie, non ? Tu t'occupes de son cheval, de ses chiens et de ses faucons ?

– Et alors ?

– Alors tu t'occupes de son bâtard jusqu'à ce que Chevalerie revienne et le prenne en main. »

Jason me présenta une tranche de viande dégoulinante. Je regardai alternativement le pain et le fromage que je tenais, répugnant à lâcher l'un ou l'autre, mais alléché aussi par la venaison fumante. L'homme haussa les épaules, comprenant mon dilemme, et, avec le

L'HISTOIRE DES ORIGINES

sens pratique et le détachement typiques du soldat, plaqua la viande sur la table à côté de moi. Je m'empiffrai de pain jusqu'à la gueule et me déplaçai pour pouvoir surveiller la suite de mon repas.

« C'est le bâtard de Chevalerie ? »

Jason haussa les épaules, affairé à se servir à son tour de pain, de viande et de fromage. « C'est ce qu'a dit le vieux fermier qui l'a amené. » Il étendit viande et fromage sur une tranche de pain, mordit une énorme bouchée de l'ensemble et poursuivit en mastiquant : « L'a dit que Chevalerie devrait être bien content d'avoir fait un même quelque part et qu'il devait se débrouiller avec, maintenant. »

Un silence étrange tomba dans la cuisine. Les hommes se figèrent, avec leur pain, leur chope ou leur tranchoir à la main, et tournèrent leurs regards vers le nommé Burrich. Avec soin, l'intéressé posa sa chope loin du bord de la table et parla, d'une voix calme et unie, avec des mots précis. « Si mon maître n'a pas d'héritier, c'est la volonté d'Eda et pas la faute de sa virilité. Dame Patience a toujours été délicate et...

– D'accord, d'accord, acquiesça vivement Jason. Et on a devant nous la preuve que sa virilité fonctionne bien ; c'est tout ce que j'en disais, moi, rien d'autre. » Il s'essuya hâtivement la bouche sur sa manche. « En plus, i' ressemble drôlement au prince Chevalerie, son frère l'disait encore à l'instant. C'est pas la faute du prince de la Couronne si sa dame Patience porte pas sa semence à terme... »

Burrich se dressa brusquement. Jason recula précipitamment d'un pas ou deux avant de se rendre compte que c'était moi la cible de l'homme. Burrich m'agrippa les épaules et me tourna face au feu. Lorsqu'il me prit brutalement par la mâchoire et leva mon visage vers le sien, mon saisissement fut tel que je lâchai mon fromage et mon pain. Sans y prêter attention, il me fit pivoter la tête vers la cheminée et m'examina comme on étudie une carte. Mes yeux croisèrent les siens et j'y lus de la colère, comme si ce qu'il voyait sur mes traits lui était une injure personnelle. Je voulus me détourner pour échapper à ce regard mais il me retint. Je restai donc les yeux braqués sur les siens et pris l'air le plus provocant possible ; je vis alors son expression furieuse céder à regret la place à une sorte d'étonnement. Enfin, durant une seconde, il ferma les yeux comme pour les protéger d'une vision cruelle. « Voilà qui va éprouver la volonté de ma Dame jusqu'aux limites de son nom », dit-il à mi-voix.

Alors il me lâcha le menton et se baissa maladroitement pour ramasser le pain et le fromage que j'avais laissé tomber, il les épous-

L'APPRENTI ASSASSIN

seta et me les rendit. Je regardai fixement l'épais pansement qui, lui prenant le mollet droit, remontait jusqu'au-dessus de son genou et l'avait empêché de plier la jambe. Il se rassit, attrapa un pichet sur la table, remplit sa chope et but en m'étudiant par-dessus le bord du récipient.

« Il l'a eu de qui, Chevalerie ? » demanda un imprudent à l'autre bout de la table.

Burrich porta son regard sur l'homme tout en reposant sa chope. Il ne dit rien pendant un moment et je perçus la même intensité de silence qu'auparavant. « A mon avis, c'est les oignons de Chevalerie, de savoir qui est la mère, et pas des commères de cuisine, répondit-il enfin d'un ton posé.

– D'accord, d'accord », acquiesça brusquement l'autre, et Jason hocha la tête comme un oiseau pendant sa parade nuptiale. Malgré mon jeune âge, je m'interrogeai sur cet homme qui, une jambe bandée, parvenait d'un seul regard ou d'un seul mot à soumettre une salle remplie d'hommes aguerris.

« Ce petit, l'a pas de nom, fit Jason, rompant le silence. J'dit qu'il s'appelle "petit", c'est tout. »

Cette déclaration parut laisser tout le monde coi, Burrich compris. Le silence s'éternisa tandis que je terminais mon pain, mon fromage et ma viande et faisais descendre le tout à l'aide d'une ou deux gorgées de bière que Burrich m'offrit. Peu à peu, par groupes de deux ou trois, les gardes quittèrent la pièce, mais Burrich resta à boire et à me dévisager. Puis il dit enfin : « Bon, si je connais bien ton père, il va prendre le taureau par les cornes et il fera ce qu'il faut et ce qui est bien. Mais Eda seule sait ce qu'il considérera comme bien ! Probablement ce qui fera le plus mal. » Il m'examina encore un moment sans rien dire. « Tu as eu assez à manger ? » demanda-t-il enfin.

J'acquiesçai et il se leva raidement pour me faire descendre de la table. « Alors, viens avec moi, Fitz¹. » Il sortit de la cuisine et s'engagea dans un nouveau couloir. Sa jambe pansée alourdisait sa démarche ; peut-être la bière y avait-elle aussi sa part. En tout cas, je n'avais aucun mal à le suivre. Nous arrivâmes enfin devant une porte massive flanquée d'un garde qui nous fit signe de passer tout en me dévorant des yeux.

Dehors, un vent glacé soufflait. La glace et la neige que le jour avait amollies s'étaient redurcies avec la nuit ; le sol craquait sous

1. Fitz : en anglais, fils illégitime d'un prince. (N.d.T.)

L'HISTOIRE DES ORIGINES

mes pas et la bise semblait se frayer un chemin sous mes vêtements par le plus petit accroc, par le moindre ajour. Le feu de la cuisine avait réchauffé mes pieds et mes jambières, mais sans les sécher tout à fait, et le froid s'en ressaisit. Je me rappelle l'obscurité, et la fatigue soudaine qui me prit, une somnolence mâtinée d'envie de pleurer qui ralentit mon pas derrière l'inconnu à la jambe bandée dans la cour noire et glacée. De hautes murailles nous entouraient, au sommet desquelles des gardes apparaissaient par intermittence, silhouettes ténébreuses que l'on discernait seulement parce qu'elles occultaient parfois les étoiles. Brûlé par le froid, j'avançais en trébuchant sur le chemin glissant ; mais quelque chose chez Burrich m'interdisait de pleurnicher ou de lui demander grâce, et je tins bon. Nous parvînmes enfin à un bâtiment dont il tira la lourde porte à lui.

Par l'ouverture s'échappa une bouffée d'air tiède aux effluves animaux, accompagnée d'une vague lumière jaune. Un garçon d'écurie se redressa dans son nid de paille, l'air ensommeillé, battant des paupières comme un oisillon ébouriffé. Sur un mot de Burrich, il se roula de nouveau en boule et se rendormit. Nous passâmes à côté de lui et Burrich ferma la porte derrière nous ; puis, ramassant la lanterne qui brûlait maigrement auprès, il me fit avancer.

Je pénétrai alors dans un autre monde, un univers nocturne peuplé de bruits d'animaux, déplacements, respirations, un monde où des molosses levaient la tête de sur leurs pattes croisées pour m'observer avec des yeux où la lanterne mettait des éclats verts ou dorés. Des chevaux s'agitèrent à notre passage devant leurs boxes. « Les faucons sont plus loin, tout au fond », m'annonça Burrich. Apparemment, c'était un fait qu'il me fallait savoir et j'en pris bonne note.

« Et voilà, dit-il enfin ; ça ira. Pour l'instant, en tout cas. Du diable si je sais quoi faire d'autre de toi ! S'il n'y avait pas dame Patience, je croirais que le maître fait les frais d'une bonne farce divine ! Tiens, Fouinot, pousse-toi un peu ; fais une place au gamin dans la paille. C'est ça, petit, mets-toi contre Renarde, là. Elle va te prendre sous son aile et gare à celui qui voudra te déranger ! »

Je me retrouvai face à une vaste stalle occupée par trois chiens. Bien réveillés, ils restaient néanmoins allongés et leur queue raide battait au son de la voix de Burrich. Je m'avançai d'un pas hésitant parmi eux et finis par m'étendre à côté d'une vieille chienne au museau blanchi qui arborait une oreille déchirée. L'aîné des mâles me considérait avec une certaine suspicion, mais le troisième du

L'APPRENTI ASSASSIN

groupe, Fouinot, un chiot encore à mi-croissance, m'accueillit en me léchant les oreilles, en me mordillant le nez et avec force coups de patte joueurs. Je passai un bras autour de lui pour le calmer, puis me pelotonnai au milieu du groupe comme Burrich me l'avait conseillé. Il jeta sur moi une couverture épaisse qui sentait fort l'écurie. Dans la stalle voisine, un cheval d'une taille étonnante s'énerva soudain et fit résonner la cloison d'un coup de sabot, avant de passer la tête par-dessus pour voir d'où provenait toute cette agitation nocturne. Burrich l'apaisa d'une main distraite.

« On vit un peu à la dure, dans cet avant-poste. Tu verras, Castelcerf est plus hospitalier. Mais pour cette nuit, tu seras au chaud et en sécurité, ici. » Il resta à nous regarder, les chiens et moi. « Chevaux, mâtins et faucons, messire Chevalerie ; je m'occupe d'eux depuis des années pour vous, et je m'en occupe bien. Mais votre champi, alors là, je ne sais vraiment pas quoi en faire ! »

Je savais qu'il ne s'adressait pas à moi. Par-dessus l'ourlet de la couverture, je l'observai qui décrochait la lanterne de son clou et s'éloignait en marmonnant dans sa barbe. Je conserve un vif souvenir de cette nuit-là, de la chaleur des chiens, de la paille qui me picotait et même du sommeil qui m'envahit tandis que le chiot venait se musser contre moi. Sans le vouloir, je pénétrai dans son esprit et partageai ses rêves nébuleux d'une chasse sans fin à la poursuite d'une proie que je ne voyais jamais, mais dont la voie toute chaude me tirait en avant à travers éboulis, ronciers et orties.

Et avec ce songe canin, la précision du souvenir s'estompe comme les couleurs éclatantes et les contours nets d'un rêve induit par la drogue, et dont la clarté s'affaiblit au fil des jours.

Je me rappelle ces temps bruineux de fin d'hiver où j'appris le trajet qui séparait ma stalle des cuisines. J'étais libre d'y aller et d'en revenir à ma guise. Parfois, j'y trouvais un cuisinier occupé à fixer des quartiers de viande aux crochets de l'âtre, à pétrir de la pâte à pain ou à mettre un tonneau en perce ; mais le plus souvent il n'y avait personne et je récupérais les restes sur les tables, restes que je partageais généreusement avec le chiot qui devint rapidement un compagnon inséparable. Les hommes allaient, venaient, mangeaient, buvaient, et me considéraient avec une curiosité spéculative que je finis par trouver normale. Ils avaient tous un air de famille entre eux, avec leurs manteaux et leurs jambières de laine grossière, leur corps musculeux et leurs mouvements fluides, et leur écusson représentant un cerf bondissant cousu à la place du cœur. Ma présence en mettait

TABLE

1. L'histoire des origines	9
2. Le Nouveau	26
3. Le pacte	49
4. Apprentissage	68
5. Loyautés	85
6. L'ombre de Chevalerie	102
7. Mission	117
8. Dame Thym	135
9. Du beurre et ça biche	149
10. Révélations	164
11. Forgisations	179
12. Patience	194
13. Martel	208
14. Galen	222
15. Les pierres témoins	237
16. Leçons	258
17. L'épreuve	274
18. Assassinats	297
19. Voyage	325
20. Jhaampe	343
21. Les princes	359
22. Dilemmes	372
23. Le mariage	389
24. Ensuite	404
Épilogue	411

**Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mars 2008
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.**

61250 Lonrai

N° d'édition : N.01EUCN000242.N001

N° d'impression : 081020

Dépôt légal : mars 2008

Imprimé en France